

LA FEE DES LANDES

« Conte de mon cru » par Michel Lebonnois

Jean était né à Jobourg seize ans plus tôt. En ce temps là, la Hague vivait si loin au bout de la terre, isolée du reste du monde par des landes où paissaient des chèvres et des moutons. On ne venait pas dans la Hague à cette époque. On y vivait, on y naissait, on y mourait, loin du reste du monde. La mer avait autrefois apporté des peuplades qui s’y étaient installées. D’autres, poussées par les Romains puis les hordes barbares avaient suivi des chemins de hasard en bord de mer ou dans les landes et s’étaient arrêtées là, pas pour admirer le paysage, non, juste parce que là finit la terre et qu’on ne peut aller plus loin. Sans doute y avait-il eu des luttes sanglantes avant que la paix ne s’installe au-delà du Hague-Dick. Avec les Romains étaient venus des hommes de Dieu qui avaient construit des églises et rassemblé les familles en paroisses. Ils avaient cru éteindre les vieilles croyances dont il reste encore des traces, pierres dressées ou allées couvertes, mais aussi dans les esprits.

La grand-mère de Jean lui racontait des histoires quand il était petit, pour empêcher qu’il n’aille courir les landes ou les rochers avec d’autres galopins, histoires effrayantes qui maintenaient les enfants serrés dans les jupes des grands-mères. Il se disait encore qu’en ces temps lointains, les nuits de pleine lune, on pouvait voir au loin sur les falaises des lueurs étranges. Personne n’osait y aller voir mais on parlait de disparitions inexplicables et même de squelettes retrouvés au fond des grottes, restes de jeunes filles dévorées par un dragon. La sagesse venait de la peur.

Avec l’âge, les jeunes gens se défaisaient de ces balivernes, les gars comme les filles, et les soirs de Saint-Jean, la lande était témoin de bien des mystères. La jeunesse d’alors avait besoin d’exutoires. Il n’était plus question de se battre. On se connaissait d’une paroisse à l’autre, on commerçait, on se respectait et les prêtres y veillaient. Il fallait pourtant bien que jeunesse se passe, que les gars et les filles se rencontrent, que des alliances se fassent pour que la vie continue.

Les hommes avaient alors inventé un jeu, un jeu de force, d’habileté, de ruse et de puissance dans lequel Jean était un des meilleurs. Au soir de la fête de la Saint Jean, après avoir dansé, chanté, bien bu et bien ripaillé dans les villages, les jeunes se rendaient sur la lande, là où naît le ruisseau Sainte-Hélène et les deux rives du ruisseau se lançaient un défi, à quel côté de la lande, de Jobourg ou d’Omonville parviendrait à ramener sur la place de sa paroisse la « choule », peau de chèvre bourrée de paille qu’il fallait aller prendre sur la pique où elle était plantée au sommet du Hague-Dick à l’entrée du village de Beaumont qui marquait la limite du terrain de jeu. Dans ce jeu réservé aux hommes, tous les coups étaient permis et les équipes organisaient la part de leurs champions, entre les plus véloces pour courir à la choule et les plus féroces pour mettre hors-jeu les adversaires. Ce qui se disait moins, c’est que des enjeux plus secrets étaient mis en balance et portaient sur la possession des filles du clan opposé. C’était l’affaire d’une troisième bande qui s’écarterait de la course et tentait d’entrer dans le camp adverse en passant le ruisseau Sainte-Hélène. La lutte sur ce front du jeu n’était pas moins féroce et les coups de bâton pleuvaient sur les dos et les têtes. Les curés des paroisses avaient bien tenté d’interdire cette partie du jeu, reliquat de mœurs barbares mais ils avaient échoué, quand ils n’avaient pas fini par retrousser leurs soutanes et se jeter dans la mêlée. Pendant ce temps, enfermées dans leurs maisons, de pierre jusqu’au faite du toit, les femmes de Digulleville cachaient leurs filles et se racontaient des histoires du passé.

Ce soir-là, tandis qu’on entendait les hurlements des gars se poursuivant dans les landes, une vieille du hameau Saint Martin avait conté une drôle d’histoire aux jeunes filles et aux enfants regroupés autour du tas de braises rougeoyantes du feu Saint Jean, où couraient encore quelques flammes ondulantes. Elle parlait d’une voix sourde qui obligeait à faire silence et à tendre l’oreille.

— Cela se passait dans les temps anciens après qu’un dernier combat ait opposé sur la lande de Jobourg une légion romaine à ce qui restait de l’armée de Viridovix vaincue là-bas au sud, de l’autre côté des

marais. Une princesse gauloise belle comme le jour avait disparu dans la mer pour échapper aux outrages d'un officier romain et s'était transformée en rocher. Et l'on raconte encore mes enfants, et surtout pour vous les filles, que son esprit sort de l'eau la nuit de la Saint Jean pour protéger celles que la fureur des combattants pourrait mettre en danger. Vous les entendez, ces barbares qui hurlent dans la lande...

— Mais non grand-mère ! C'était il y a si longtemps. Ce qu'on entend ce sont les gars de chez nous qui se disputent la choule. Il y aura des horions et peut-être des bras cassés mais ils ne vont pas s'entretuer et nous, les filles, n'avons rien à craindre.

— Que tu crois ma petite ! Écoute bien ! Les chiens sont lâchés, garde-toi de te faire mordre !

— Eh bien la fée viendra me protéger !

— Tu peux rire ! Prends plutôt garde à toi.

Après ce vif échange, la fille était partie. Elle avait quinze ans et s'appelait Mariette. Elle était née ici mais elle allait souvent chez sa grand-mère à Jobourg. Par la lande, ce n'était pas si loin. C'est là qu'elle avait rencontré Jean qui gardait ses chèvres. Ils avaient échangé quelques mots, puis un peu plus, jusqu'à oublier ces derniers temps la visite à la grand-mère qui avait attendu... Elle était rentrée chez elle à la tombée de la nuit comme à son habitude et sa mère n'en avait rien su.

Elle avait quitté le cercle protecteur autour du feu pour courir à un rendez-vous. Jean de son côté avait quitté le jeu et courait vers elle. Il était inquiet car nul ne savait où il allait. Il craignait qu'une partie de la bande d'Omonville lui tombe dessus, ou pire encore qu'ils découvrent Mariette. Il était presque au ruisseau quand il entendit un appel « par ici les gars, y a quelqu'un ! » suivi d'un cri strident et d'une cavalcade qui venait vers lui. Dans la nuit claire de juin, il força sa course. Il connaissait bien le chemin tracé par les chèvres où il se promenait avec Mariette, elle arriverait par là. Et en effet il devina sa silhouette légère qui venait droit sur lui. Mais il voyait aussi celles des gars qui peu à peu la rattraperaient.

Enfin il fut près d'elle, lui cria de courir encore et attendit les poursuivants, tous des gars de son clan qui ne faisaient que suivre le jeu.

Il leur dit de loin :

— Prenez n'importe quelle fille de là-bas mais ne touchez pas à Mariette !

Ils reconnurent Jean et se mirent à rire :

— Hé Jean, on est du même bord ! Maintenant qu'elle est chez nous, on ne va pas se gêner !

— Non, allez en chercher une autre. Elle c'est ma Mariette !

Et il leva son bâton. Il s'en suivit une bagarre formidable qui en laissa plusieurs cabossés sur le bord du chemin quand Jean reconnut dans le lointain la voix de Mariette « Au secours Jean ! Lâchez-moi ». La mêlée s'arrêta d'un coup et Jean fonça, suivi des autres, du moins ceux qui pouvaient encore. Mariette n'était pas allée très loin, prenant le parti de se cacher dans un buisson d'ajoncs qu'elle connaissait bien pour s'y être autrefois installé une cachette pour ses jeux d'enfant. Quand elle entendit les pas de la course, elle appela Jean :

— Je suis là !

Curieusement il n'y avait plus de crainte dans sa voix. Jean suspendit sa course tandis que les poursuivants ralentissaient, inquiets de le voir s'arrêter au milieu du chemin. Deux se jetèrent sur lui, mais il leur dit :

— Regardez !

Ce n'était pas Mariette qui était là mais une femme, grande et belle, vêtue de blanc et qui les regardait venir en souriant :

— Eh bien les garçons, vous voilà bien vaillants pour forcer cette fillette

Le plus hardi lui répondit crânement :

— C'est dans le jeu madame. Nous l'avons prise, elle est à nous !

Jean s'interposa :

— Protégez-la, belle dame. Mariette est mon amie...

Il ne put en dire plus, étourdi par un coup de gourdin :

— Traître que tu es, tu es allé en cachette chercher une fille de l'autre côté et tu la veux pour toi tout seul !

La dame leva son bras et avança vers les chasseurs :

— Je suis Equinandra, la fée de la lande. Voulez-vous voir surgir les fantômes des soldats qui moururent ici sur cette lande et qui y reposent ? Allez-vous encore troubler leur sommeil ? Allez-vous en sans vous retourner !

Une cavalcade arrivait par un autre chemin. Les gars prirent peur et se dispersèrent sans demander leur reste. Jean s'était précipité vers Mariette qu'il serra dans ses bras.

Ils partirent vers Jobourg et se retournèrent. La fée avait disparu. Mariette murmurait :

— La grand-mère m'avait prévenue. La fée de la lande vient protéger les filles en danger.

— Mais tu ne l'es plus ! Allons vite, cachons-nous, la course à la choule arrive, écoute-les brailler. Je crois que Jobourg va gagner !

En effet, peu après un grand échalas passa tout près d'eux, soufflant et râlant mais courant comme s'il avait le diable aux trousses. Il serra contre sa poitrine haletante la précieuse peau de chèvre. Derrière, emmêlés, les autres suivaient, se bousculant se faisant des croche-pieds, se mettant des coups de poing, s'étalant dans les ajoncs nains dont le jaune éclatant éclairait la nuit. Quand ils furent tous passés, Jean et Mariette reprirent tranquillement leur chemin. Les autres n'avaient pas reparu. Une clameur au loin annonça la victoire du camp de Jobourg.

Demain, ceux d'Omonville s'apercevraient qu'il leur manquait une fille mais tous seraient conviés aux noces car on se mariait jeunes en ce temps-là. Et pas un ne viendrait se vanter d'avoir fui comme des gamins devant une fée portant le nom d'un rocher !

S'ils avaient su le conte de la grand-mère !